6
Instytut Fryderyka Chopina
1

I. J. PADEREWSKI



Chopin



ÉDITION DE LA REVUE „MUZYKA"

I. J. PADEREWSKI

CHOPIN

VARSOVIE
1926

F. C. Duez
1
INSTYTUT FRYDERYKA CHOPINA-NARODOWY
BIBLIOTEKA

LE DISCOURS que nous reproduisons ci-dessous a été prononcé à Lwów en 1910 à l'occasion du centième anniversaire de la naissance de Chopin. Il contient des pensées si profondes, présentées en une forme d'une si parfaite beauté, qu'il nous a paru tout particulièrement intéressant de le rappeler à l'opinion en tant qu'éclatant témoignage de l'ardent amour du Maître pour l'art de son pays, et de son généreux enthousiasme qui s'allie à un patriotisme élevé. Le fond sur lequel le génial orateur voyait apparaître l'immortelle figure de Chopin a changé: une nouvelle Pologne est ressurgie, libre et indépendante. C'est pourquoi ce discours, prononcé au moment d'une violente tourmente marquée par des vexations sans nombre, revêt, à l'heure qu'il est, l'importance d'un témoignage historique. Ces paroles qu'on lira attesteront devant les générations futures, le commun et inlassable effort de l'âme entière vers l'indépendance et la libération, dans lequel ont communié les deux plus grands représentants des plus hautes valeurs spirituelles de la Pologne: Chopin et après lui, le plus digne héritier de sa tradition, de nos jours



(*Delacroix* pinx)

NOUS sommes réunis ici pour honorer la mémoire d'un des fils les plus grands de notre terre polonaise. A Cracovie récemment, en ces éclatantes et inoubliables journées de juillet, nous rendions un tribut d'actions de grâces aux grands Ancêtres qui nous ont édifié une patrie: nous apportons aujourd'hui à l'homme qui l'a enrichie et merveilleusement ornée, l'affectueuse offrande de notre vénération et de notre gratitude. Et ce n'est point seulement l'amour des anciens souvenirs qui nous anime, ni le juste orgueil de notre race, ni la cendre encore chaude de ces croyances éteintes qui couvent toujours dans nos poitrines et dont la plus belle a été, est et sera à jamais le culte des Aïeux; ce qui nous anime aussi, c'est la conviction profonde que nous sortirons de cette solennité l'âme réconfortée et le coeur aguerri. Confiance et réconfort! Que nous en avons besoin! L'un après l'autre, sans trêve, les coups s'abattent sur la nation accablée et la Patrie entière est secouée d'un frisson non pas d'épouvante, mais d'horreur. Les nouvelles formes de vie qui allaient, qui devaient apparaître, se sont montrées parmi nous au milieu des larves effrayantes de la

nuit. La paille stérile et l'ivraie malfaisante se sont mélangées aux volées du bon grain; les claires lueurs d'une prétendue justice humaine ont été obscurcies par des torrents de fumée et avec le souffle frais de la liberté, un air pestilentiel a soufflé sur nous. Désordre des sentiments dans les coeurs; confusion des idées dans les têtes. On nous enseigne à respecter l'étranger et à mépriser les nôtres. On veut nous faire aimer jusques aux cannibales et haïr nos pères et nos frères pour la seule raison qu'ils pensent autrement que nous. On veut nous dépouiller de tout instinct de race, pour livrer le patrimoine des générations à un avenir incertain, aux chaos dont les formes monstrueuses peuvent apparaître, d'heure en heure, audessus de l'abîme du temps. Ce sont maintenant nos propres frères qui s'attaquent aux murs sacrés contre lesquels la main de l'ennemi était demeurée impuissante. Il ne faut, semble-t-il, que les décombres de nos édifices, pour en élever de nouveaux, comme si les ouvriers n'avaient pas une seule pierre à y mettre. Au-dessus du symbole vénéré de la Patrie, au-dessus de l'aigle blanc aux ailes immaculées, les corbeaux tourbillonnent et croassent, les sinistres orfraies ricanent et des aiglons acharnés se joignent à ce concert d'insultes. „A bas la Pologne!—crient-ils—

Vive l'Humanité!" Comme si la vie de l'Humanité pouvait sortir de la mort des nations! C'est en ces temps de déchirements intérieurs et de désordre que notre pensée se tourne vers le passé et se demande avec angoisse: Tout ce qui a été serait-il donc digne de condamnation et de mépris? N'y a-t-il donc que ce qui est ou, peut-être, sera, qui mérite foi et soumission? La réponse est toute prête. Voici qu'au milieu de nous s'élève le clair esprit d'un de ceux qui ont été. Que de lumière en lui, d'énergie et de force! Que d'efforts, de labeurs et de souffrances! Mais n'est-ce point par ce dur labeur, par l'âpre effort de son génie et par les tortures de son âme, qu'il a marqué sa trace ici-bas, pour la gloire de sa patrie? N'a-t-il pas assuré, par cette lutte sans merci, le pacifique triomphe de la pensée polonaise? N'a-t-il pas créé pour nous un monde enchanté, orné des fleurs de son art? O grand et saint Passé qui nous l'as donné, sois béni!

D'APRÈS une opinion fort en vogue aujourd'hui, l'art serait cosmopolite. Comme nombre d'opinions en vogue, celle-ci n'est qu'un préjugé. La science seule, oeuvre de la seule raison, ne connait ni frontières, ni patrie. L'art, et la philosophie même, comme tout ce qui provient du tréfonds de l'âme humaine et naît de l'alliance de la raison avec le sentiment, l'art doit porter les traits de la race, le sceau de la nationalité. Si de tous les arts, la musique est le plus accessible, ce n'est point qu'elle soit cosmopolite, c'est qu'elle est cosmique de sa nature. La musique est le seul art essentiellement vivant. Ses éléments sont les éléments même de la vie. Sourde mais perceptible, puissante quoique méconnue, elle est partout où est la vie. Elle se joint au murmure des eaux, à l'haleine des vents, au frémissement des bois; elle est dans les mouvements sismiques de notre écorce terrestre, dans les révolutions célestes, dans la lutte mystérieuse et acharnée des atomes; elle est dans les vibrations lumineuses qui blessent ou réjouissent nos yeux; elle est dans la circulation de notre sang, dans les emportements de nos passions, dans les souffrances de notre coeur... Elle est partout. Elle atteint plus loint et plus haut que ne peut atteindre le verbe humain; elle s'élève vers les sphères supra-terrestres du pur, de l'inaccessible sentiment. L'énergie de l'Univers bruit sans trêve, sans fin, à travers l'espace et le temps. Le rythme qui en est la manifestation est chargé de par la loi de Dieu, de veiller à l'ordre des mondes. Les divines mélodies s'épanchent intarissablement à travers les espaces étoilés, les voies lactées, les mondes et l'au-delà des mondes, à travers les régions humaines et surhumaines, et créent ce lien merveilleux, éternel qu'est l'harmonie de l'être universel. Peuples, nations, astres et mondes se lèvent pour retentir et résonner: quand ils se taisent, c'est leur vie qui s'éteint. Tout joue, tout chante, tout parle. Rien n'existe que par le mouvement, la voix, le verbe. L'âme de la nation parle, joue et chante aussi, et comment? Nous l'entendons dans Chopin... La musique humaine n'est qu'un fragment de l'éternelle musique. Ses formes, créées par la pensée et par la main de l'homme, sont sujettes à des transformations fréquentes. Les temps changent, les hommes changent; idées et sentiments revêtent incessamment d'autres parures. Les fils s'inclinent à contrecoeur devant ce qu'adoraient ou admiraient leurs pères. A l'au-

be de la vie, aux heures de rêve et de désir, d'enivrement et d'ardeur juvénile, chaque nouvelle génération s'imagine qu'elle seule poussera l'humanité vers des hauteurs inconnues, la conduira dans de nouvelles voies; qu'elle seule est appelée aux grandes pensées, aux grandes actions, aux grandes oeuvres. Chaque génération veut avoir son Beau, à elle. C'est ainsi que surgissent des oeuvres d'art conçues dans cet esprit, qui satisfont aux besoins du moment et meurent parfois avant leurs créateurs. Mais d'autres naissent aussi qui durent plus longtemps et qui, de longues années après, demeurent comme l'étendard de quelques générations, d'une époque, d'un idéal. Et d'autres enfin restent à tout jamais, fortes de jeunesse, fraîches de sincérité, dans lesquelles retentit la voix de toutes les générations, la voix de toute la race, la voix de la terre même qui les a produites. Nulle nation au monde ne peut se prévaloir d'une richesse de sentiments et d'états d'âme comparable à la nôtre. Dieu n'a pas compté les cordes qu'il a tendues à notre harpe, il n'en a pas mesuré les sons. Nous avons la noble tendresse de l'amour et la rude vigueur de l'action, et le souffle tempétueux du lyrisme et la valeur de la chevalerie; nous avons la douce langueur de la vierge, la pondération de l'homme mûr,
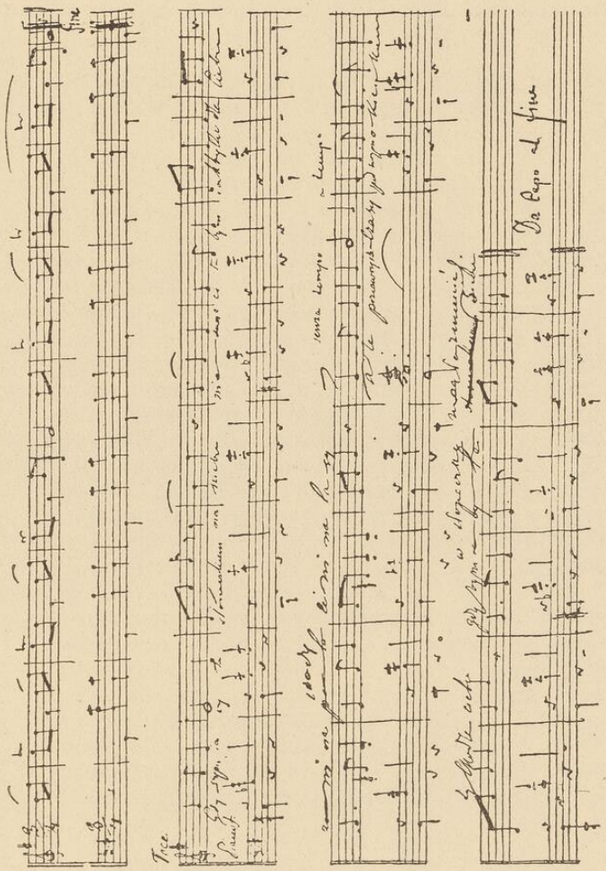


La maison à Żelazowa Wola où naquit Chopin

la tragique tristesse du vieillard, la légère gaité du jeune homme. C'est peut-être en cela que se trouve notre charme séducteur, mais c'est en cela peut-être qu'est notre grand défaut. Les changements se succèdent presque sans intervalle: de l'ivresse aux sanglots, de l'extase au marasme, il n'y a souvent qu'un pas. Nous en voyons des preuves dans tous les domaines de la vie nationale: dans les événements politiques, les transformations sociales, la création artistique, le travail journalier, les relations de société, les affaires personnelles, partout... Si c'est là une propriété de notre nature, au regard des autres nations moins choyées du sort que la nôtre, cette propriété ressemble fort à une infirmité et nous pouvons la nommer notre arythmie nationale. C'est de cette arythmie que provient, à coup sûr, l'instabilité, l'inconstance qu'on nous attribue; c'est là qu'il faut chercher la source de notre trop réelle incapacité d'action collective et disciplinée. C'est là qu'est le tragique malheur de notre histoire. Des grands hommes à qui la Providence confia le soin de révéler l'âme polonaise, aucun n'a su rendre cette arythmie avec plus de force que Chopin. Ils étaient poètes. La clarté de l'idée, la rigueur de l'expression les gênaient, car notre langue, si belle et riche qu'elle soit, n'est pas en état de tout exprimer. Lui, était

musicien. Et la musique, sa musique seule, pouvait rendre cette âme houleuse qui tantôt déborde et va battre les rivages de l'infini, tantôt s'arrête net et se replie, soumise jusqu'à l'héroïsme; puis s'élance avec une ardeur à soulever les montagnes, puis retombe dans cette impuissance du doute, où la pensée s'obscurcit et où la volonté meurt. C'est dans cette musique seule, à la fois orageuse et suave, discrète et passionnée, langoureuse et forte et terrible; dans cette musique qui échappe volontiers à la discipline du rythme, qui s'affranchit du métronome comme d'un gouvernement détesté; c'est dans cette musique que notre nation, notre terre, la Pologne entière vit, sent, agit *in tempo rubato*. Pourquoi est-ce précisément en Chopin que parle ainsi fortement l'âme de la nation? Pourquoi la voix de notre race jaillit-elle de son coeur, comme des profondeurs inconnues de la terre jaillit la source vivifiante? Demandons-le à Celui qui „dévoile le sein du mystère"... Il ne nous a pas encore tout dit, et puisse-t-il ne dire jamais tout...

LE SIMPLE auditeur polonais, qui n'est pas initié au grand art musical, écoute avec indifférence et parfois avec impatience les chefs-d'oeuvre de Bach de Mozart, de Beethoven. Cette savante polyphonie, ce luxe de combinaisons sonores, leurs groupements, leurs superpositions, leurs enchevêtrements, si clairs et si accessibles à un esprit exercé, déconcertent son oreille; sa pensée se perd dans les détours capricieux des fugues, son attention se disperse à travers les formes marmoréennes de la sonate germanique et dans les merveilleuses constructions de la symphonie classique. Un malaise glacial le saisit, comme dans une église étrangère. Il est incapable de ressentir la douleur prométhéenne du plus grand musicien du monde. Mais que la musique de Chopin retentisse, et voilà notre Polonais transformé. Il tend l'oreille, il se recueille; le sang lui monte au coeur et les larmes aux yeux. Danses familiales du pays mazovien, mélancoliques nocturnes, fringantes cracoviennes, mystérieux préludes, ronflantes polonaises, titaniques, fabuleuses études, ballades épiques où mugit la tempête, sonates héroïques, il comprend, il sent tout,— parce que tout est à lui, tout est polonais.

Un grand souffle d'air natal l'enveloppe, et des paysages familiers se déroulent devant lui. Sous l'azur imprécis d'un ciel triste, s'étendent les larges plaines de la terre paternelle: lisières bleuâtres des bois, champs cultivés, guérets fertiles, jachères ou pauvres sables,— et, prolongeant la pente douce des collines, vertes prairies d'où montent, à la brune, de mystérieuses vapeurs. Les ruisseaux chuchotent les feuilles rares des bouleaux pleurent tout bas, le vent effleure les cimes altières des peupliers, agite le flot des moissons et apporte des forêts séculaires la saine odeur de la résine... Les créations fantastiques de notre antique mythologie peuplent cette nature; les dieux morts se réveillent au milieu de la nuit printanière. Scherzo! Ne croirait-on pas entrevoir les ébats gigantesques de ces divinités? A travers les prés et les champs, des féeries changeantes se déploient. Dans les fourrés épais luttent les loups-garous et folâtrent les lutins espiègles. Lancées en une ronde coquette, les tendres déesses entourent Dziedzilja, notre reine d'amour; elles écoutent les chants qui s'échappent de sa poitrine grande ouverte, où l'on voit son coeur débordant,— le coeur même de la Pologne. Parfois le vieux Peroun gronde et tonne, solennel, menaçant. Les bosquets sacrés frémissent, les ondines



Facsimile de Chopin

effarouchées plongent au fond du lac. Le ciel flamboie d'éclairs, l'ouragan déchaîné s'envole, saccage, fracasse... et dans le chaos furieux des éléments, on entend s'écrouler les voûtes de l'antique temple des Dervides. Le Polonais écoute... Le souffle de l'été qui passe sur la terre paternelle, gonfle maintenant son âme. L'océan des blés est à sec: il s'est changé en gerbes et en meules. Les faucilles se reposent. Sur les chaumes encore plantureux, les cailles légères et les graves perdrix s'abattent avec un froufrou d'ailes et glanent diligemment. L'air tressaille encore du chant des moissonneurs; le son du chalumeau arrive des pâturages. L'auberge prochaine bourdonne et trépigne. Les alertes crincrins vont d'un train endiablé, sans cesse revenant à la „quarte augmentée", la quarte traditionnelle, et soutenus en sourdine par la pédale têtue de la basse rustique. Et le peuple, ce peuple à nous, si fort et si capricieux, si gai et parfois si triste, tantôt s'étourdit dans le tourbillon des danses et tantôt module ses lentes et plaintives chansons. Dans la petite église, les pauvres orgues jouent aussi... Tout près, les salles somptueuses du château s'illuminent. Les magnifiques seigneurs qui rentrent sans doute de la diétine, l'emplissent d'une foule bigarrée, scintillante. L'orchestre re-

tentit. Monsieur le Chambellan ou tout autre grave personnage, „à qui l'honneur en revient de par son âge ou son rang", attaque les premières mesures de la „polonaise". Au milieu du cliquetis des sabres et du bruissement des longues manches flottantes, les couples glissent, majestueux. Les formules caressantes du vieux parler polonais, qu'alourdit le rude latin et où se hasarde parfois quelque timide mot français, suivent au passage les beaux yeux et les jolis minois. La danse finie, un vieillard à la longue barbe et à la voix d'argent raconte au son des „gęśle" qu'accompagnent le luth et la harpe, quelque histoire des temps disparus. Il parle de Lech, de Krak et de Popiel; il parle de Balladyna, de Weneda, de Grażyna. Il dit les pays d'outre-mer, et le ciel italien, et les brillants tournois, et les chansons des troubadours. Il chante l'Aigle Blanc et le Cavalier Lithuanien, son frère d'armes. Il rappelle les victoires, les défaites, les fameuses, les grandes, les immortelles querelles qui ne sont pas encore tranchées... Tous l'écoutent, tous le comprennent... Tandis qu'en bas, dans le jardin, qu'embaume le parfum des jasmins et des roses, et les chastes soupirs des lys, sous les vieux tilleuls indulgents qui fredonnent le nocturne aux étoiles, — la fille du castellan conte à son triste ami l'amour

des nuits d'été. Mais voici que l'été passe, comme passent les années. Passés, les chevaliers bardés de fer! Passés, les hussards ailés qui fendirent, en vainqueurs, les flots de la Baltique! Passés, les hulans intrépides qui de tout l'élan de leur charge héroïque, sont venus s'incruster dans le glorieux airain de la mémoire nationale!... L'automne est arrivé... Préludes ou Epilogues? L'automne de la vie? Non, la vie de l'automne. L'antique horloge qui, aux pères de nos pères, mesurait des temps meilleurs, sonne maintenant une heure tardive de la nuit. Le vent sinistre hurle dans la cheminée vide. On entend les gouttes cadencées des averses, les feuilles flétries qui tombent à terre et le bruissement plaintif des branches orphelines. Au-dessus des vieux cimetières et des antiques tumuli, tournoient la ronde des spectres et la sarabande lugubre des esprits. Fantômes, qui êtes-vous? Est-ce Zółkiewski, Czarniecki, Boguslas Radziwiłł ou Radziejowski? Est-ce la noble et, malgré nos sombres temps, toujours lumineuse figure du héros de la Montagne Claire, Kordecki? Est-ce l'ombre de Siciński? Est-ce Rejtan ou le maréchal de la triste Targowica? Bartosz Głowacki? Szela, peut-être!... Non. Ceux-là appartiennent à l'Histoire, et l'Histoire, sentinelle sévère au seuil de l'Éternité, si elle laisse pas-

ser les méchants comme les bons, ne laisse passer que les grands. La Musique, elle, fait partie de l'Éternité même, tout le monde y a sa place: grands et petits, riches et pauvres, illustres et obscurs, mais dépouillés des misères et des hontes de leur enveloppe mortelle, trempés à la source régénératrice de l'âme, embellis, ennoblis. Car Chopin a tout embelli et tout ennobli. Dans les profondeurs de la terre polonaise, il a découvert des pierreries dont il nous a fait un trésor. Lui, le premier, a conféré au paysan polonais la plus haute noblesse, celle du Beau. Il a introduit notre paysan dans le vaste monde et l'a mis à côté du plus fier palatin comme il a mis le berger à côté du conquérent, et, à côté de la très haute dame l'orpheline déshéritée. Poète, magicien, monarque par la puissance de l'Esprit, il a égalisé toutes les classes, non point dans les basses régions de la vie quotidienne, mais là-haut, sur le sommet altier du sentiment. C'est ainsi que le Polonais écoute Chopin. C'est ainsi qu'il écoute la grande voix de sa race. De la douce, radieuse et aérienne berceuse, à ces deux sonates terribles et puissantes qui semblent taillées dans le métal héroïque, il parcourt toute l'échelle de sa vie et de la vie de sa nation. Il se voit dans son berceau par un beau jour ensoleillé. Un orchestre de



LE MONUMENT DE CHOPIN A VARSOVIE
PAR WACLAW SZYMANOWSKI

papillons joue au-dessus de lui, un essaim d'abeilles diligentes susurre et le choeur des oiseaux chante en sourdine de peur de l'éveiller... Il revoit son enfance, „champêtre et angélique", sa jeunesse, „fière et orageuse", son âge mûr, „âge des désastres"... et voici l'hiver de sa vie. Voici la fin des rêves, des luttes, des souffrances. Voici sur le char lugubre, sa dernière, étroite et pauvre maison. On porte sa dépouille dans le sein entr'ouvert de la terre maternelle, et les trompettes des archanges accompagnent sa marche à l'éternel repos. Le Polonais écoute, et, comme le poète, „s'inonde de larmes pures". C'est ainsi que nous écoutons tous. Car comment l'écouter autrement, ce chantre de la nation polonaise? Quand Chopin vint au monde, le triple assassinat de notre patrie était consommé. Au ciel de l'Europe, luisait encore dans tout son éclat l'étoile de Napoléon, cette étoile qui devait laisser longtemps encore, chez nous, de clairs rayons d'espérances. L'enfance de Chopin s'écoula dans ce Royaume, à demi-libre, qu'on avait taillé à vif dans le corps de la Pologne, comme dans un coeur encore chaud. Déjà la tourmente s'annonçait quand il dit adieu au pays, pour toujours. Il partit, mais non seul. Il emporta avec lui ce que Mickiewicz apelle

quelque part le *genius loci* et ce que nous appellerons volontiers le *genius patriae* Il emporta l'esprit de la terre paternelle qui demeura en lui jusqu'à la fin. C'est grâce à cela qu'on ne nous l'a pas ravi. La France même, qui lui a donné son père, ne songe pas à le revendiquer. Non parce que les souverains n'ont pas de compte à rendre de leur sang et que les esprits couronnés reçoivent, avec le génie, le coeur de leur nation, mais parce que l'oeuvre de Chopin, profonde et violente comme un cratère en flammes, ne comporte aucun élément de race français. La forme même n'en est pas faite d'élégance étudiée, mais de grâce naturelle, souveraine. Même cette nation gigantesque, innombrable, qui n'ayant pas de mer voulait s'en créer une de toutes les rivières slaves, cette nation qui nous a tant pris, n'a pas osé porter la main sur lui. Chopin est slave — mais combien différent d'eux! Qu'il y a loin de sa beauté, de son charme, de sa richesse de couleurs et de nuances, à cette muse impassible et sévère dont aucun sourire n'illumine la sagesse. Quel abîme entre sa mélancolie, sa tragique sérénité et cette désespérance qui souffle de là-bas comme le vent glacé des steppes infinies! Peu après le départ de Chopin, sur la terre qui l'avait vu naître et surtout sur les régions voisines, une oppression terrible pesa; oppression dont les cruautés sauvages, sans exemple, ne peuvent s'expliquer que par la rage aveugle d'assouvir sur l'innocent la rancune du joug tartare. Tout nous fut interdit. La langue de nos mères, la foi de nos aïeux, le culte de notre passé, nos costumes, nos usages, nos poètes: Słowacki, Krasiński, Mickiewicz. On ne nous laissa que Chopin. Et en Chopin cependant, tout ce qu'on nous défendait se retrouve: les modes somptueuses de la vieille République, les ceintures brochées d'or, les sabres de nos gentilshommes, les faux redressées de nos paysans, les croix de nos cimetières, les églises de nos villages, les prières de nos coeurs, le regret de la liberté, la malédiction des tyrans et le cantique de la victoire. Durant de longues années de tourments, que de fils mystérieux relièrent à sa pensée nos pensées accablées! Combien de coeurs endoloris se blottirent près du sien! Combien n'en a-t-il pas ranimé, réconforté, converti! Il fut le génial contrebandier qui dans les feuillets de sa musique fit s'envoler par-dessus les frontières, le polonisme prohibé. Il fut le prêtre qui nous porta, dans la dispersion, le sacrement de la Patrie. Et le voici maintenant qui se dresse dans le rayonnement de la gloire, transfiguré par la re-

connaissance d'un peuple, fleuri des couronnes toujours fraîches de l'enthousiasme et de l'amour. Il n'est pas seul... Le *Genius Patriae* se tient à ses côtés; l'esprit de sa nation ne l'abandonne pas même après sa mort. L'homme, si grand soit-il, n'est grand ni en dehors, ni au-dessus de la nation. Il en est une portion, un épi, une fleur; plus il est grand, et beau, et fort — plus il est près de son coeur. Chopin sans doute ignorait à quel point il était grand. Mais nous savons qu'il est grand de notre grandeur, qu'il est fort de notre force, qu'il est beau de notre beauté. Il est à nous, et nous sommes à lui, puisqu'en lui se révèle toute notre âme à nous tous. Fortifions donc nos coeurs pour endurer, pour durer; tendons nos âmes pour l'action, la grande, la juste action; élevons nos âmes vers la foi, la forte foi — car une nation ne périt pas quand elle possède une grande âme immortelle.





Traduction de Paul Cazin

DRUK. M. S. WOJSK.


MV
ZY
ZA

ÉDITION DE LA REVUE „MUZYKA"

I. J. PADEREWSKI

CHOPIN

VARSOVIE
1926

